

rouée qu'était Mme Palmi, sous ses dehors de distinction un peu affectée. Leur petite affaire portait même par trop la marque de l'éducation reçue chez Laure. Ils avaient fait comme elle, dont Casal disait profondément : « Elle n'a qu'un défaut : elle en remet. » Le couple des deux domestiques en avait remis. Ayant favorisé, avec une hypocrisie consommée, un roman sentimental de Louise, d'abord innocent, puis troublé, enfin coupable, ils avaient voulu sauver la face, même vis-à-vis d'elle. Cette comédie d'une épouvante autour d'un cambrioleur leur permettrait de dire : « Ah ! si nous avions su tout de suite que c'était l'ami de mademoiselle !... » En attendant, les choses marchaient exactement comme ils avaient calculé. Laure avait commencé de gravir, en étouffant le bruit de ses pieds, le petit escalier amorcé sur un couloir latéral qui donnait accès à l'appartement de Louise. Elle appuyait son oreille contre la porte, en retenant sa respiration. La pièce sur laquelle ouvrait cette porte était le petit salon réservé à la jeune fille. La mère reconnut sa voix à laquelle répondait une voix d'homme, qu'elle reconnut aussi. Le « tu » employé par les deux amants — le même que la mère employait tout à l'heure avec le père de Guillaume — aurait levé tous les doutes de celle qui épiait de la sorte. Mais les circonstances de ce rendez-vous nocturne pouvaient-elles en laisser à la malheureuse femme sur les relations des jeunes gens ? Son émotion fut si intense qu'elle dut s'asseoir sur la marche de l'escalier. Elle avait pris sa

tête dans ses mains. Pour la première fois de sa vie peut-être, son intelligence si nette était comme emportée, comme noyée par l'orage soudain déchaîné en elle. Ce qu'elle venait de découvrir était trop affreux : son enfant séduite sous son toit, et par qui ? Par le fils de l'homme qu'elle était en train de chamber pour l'épouser, — par ce Guillaume de Colombières, dont elle disait au duc, quelques heures plus tôt : « Je vous le confesserai !... » Elle n'avait plus besoin de ruser maintenant avec le jeune homme. Elle savait le secret qu'il cachait à son père, comme elle savait le secret que lui cachait sa fille. Oui, Louise était bien sa vraie fille, et qui lui ressemblait, par la puissance de dissimuler, d'une ressemblance dont la mère demeurait épouvantée, tant ses forces physiques et morales étaient littéralement dissoutes par le saisissement et l'horreur.

V

— « Cette fois, je crois bien que ça y est, » disait Joseph à sa femme, une heure plus tard. « Quand je l'ai trouvée assise sur l'escalier, et qu'elle m'a regardé, elle avait sa figure du jour où elle a renvoyé Jean, tu te rappelles ? »

Constance hocha la tête. Elle ne parut pas convaincue par cette allusion à une de ces péri-

péties d'office qui font l'objet d'indéfinies conversations entre gens de maison. Elle répondit :

— « Oui, et après? Elle ne l'a pas fait arrêter, Jean, et elle l'avait pris la main dans le sac, en train de *chauffer* des couverts. »

— « Qu'est-ce que ça prouve? Qu'elle n'aime pas les procès. » Un rire cruel passa sur la face rasée du maître d'hôtel. Le décor de cette chambre rendait ce rire plus sinistre. Tout révélait les gâteries de la patronne, depuis le solide acajou des meubles choisis par le ménage jusqu'au tapis du parquet et aux rideaux de l'alcôve. Joseph ajouta : « Mais oui. Qu'est-ce qu'on a sur elle, à la police?... Enfin, elle a quand même renvoyé Jean, comme elle renverra la Louise. »

— « Et si c'est sa fille? »

— « Ce n'est pas sa fille, » répliqua Joseph avec une vivacité qui prouvait combien cet obscur personnage aux prunelles d'animal, jaunes, et enfoncées sous un front bas, mettait de passion à cette entreprise. « Sans ça, elle l'aurait prise avec elle depuis longtemps. C'est ce qu'elle dit, va, une nièce qu'elle a voulu adopter. Maintenant qu'elle sait comme la petite gueuse lui a menti, elle la remettra, à la campagne, dans les grands prix. Tu verras ça, pas plus tard qu'aujourd'hui. »

— « Pourquoi pas tout de suite, alors? » interrompit Constance. « Oui. Pourquoi t'a-t-elle commandé de renvoyer les hommes se coucher? Et, quand vous avez été seuls, pourquoi n'a-t-elle pas

frappé à la porte, comme c'était naturel? Il fallait bien que la Louise ouvrît. Elle les pinçait là, sans qu'ils pussent nier. Au lieu que l'amoureux est parti maintenant, comme il était venu. La gosse va faire du chichi, et le gigolot donc! »

— « Mais si elle avait frappé, et que l'autre, pour se sauver, eût sauté par la fenêtre? Elle n'est pas si haute. Une supposition qu'un des hommes l'aurait vu et lui aurait tiré dessus?... Quand je te dis qu'on a des papiers sur Madame à la police. Cette femme-là, vois-tu, après ce qu'elle nous a fait, j'attends tout d'elle. »

Le drôle était de bonne foi, en considérant comme un monstre de sornioiserie cette maîtresse qui avait pu leur cacher, à eux, des serviteurs modèles, ce qu'elle leur avait caché, et oser ce qu'elle avait osé. Constance insista :

— « Moi, c'est depuis que j'ai su qu'elle avait une histoire avec le *vioque*. Il a beau être duc, c'est dégoûtant. Si ça pouvait aussi liquider cette affaire-là, *hein?* comme il dit. »

Elle imita le hennissement du seigneur de Colombières.

— « Ça la finira, » conclut péremptoirement Joseph. « Quand je t'ai dit : « la petite et le gars » Colombières tiquent l'un sur l'autre, j'ai vu ça à table. Ouvrons l'œil » — j'avais aussi cette idée : empêcher le mariage avec le père. Il y aura une petite explication un peu chaude entre eux, je te promets... Si le petit jeune homme a lésiné dans le pourboire, quand il te donnait des billets pour la

petite, nous serons payés autrement... Nous hériterons, c'est moi qui te le dis... »

— « Madame est presque aussi jeune que nous, » fit Constance.

— « On ne sait ni qui vit ni qui meurt, » répondit Joseph.

Un silence passa entre les époux, que Constance coupa en interrogeant :

— « Est-ce qu'il faudra *lui* redemander la double clef de la rue de Courcelles? »

— « Il faudra ne plus jamais *lui* parler, » répondit Joseph. « Madame sait tout. Nous avons peur pour notre place. C'est tout ce que tu as à lui dire, *s'il* t'aborde quand tu sortiras. Quant à la clef, la serrure sera changée avant midi... C'est égal. Je voudrais bien être à demain et voir la *rouchie* filer. »

Cet échange de propos définit trop nettement le rôle de complaisance scélérate joué à dessein par ce couple infâme, sous des dehors de dévouement, pour qu'il y ait intérêt à préciser les choses davantage. Sur le conseil de son mari, la fidèle Constance s'était comportée comme les soubrettes de l'Ancienne Comédie. Mme Palmi l'ayant chargée de promener Louise, elle avait favorisé de son silence les rencontres entre les amoureux. Joseph avait vu juste, avec ce coup d'œil des serveurs qui surveillent la table d'un grand dîner tout en présentant les plats et en versant les vins. Guillaume et Louise s'étaient épris l'un de l'autre dès les premières visites du jeune homme à l'hôtel Palmi. Un

jour était venu où, comme tous les amoureux de son âge, il avait guetté les sorties de la jeune fille, en se cachant. Puis il s'était montré. Il l'avait saluée. Il lui avait parlé. La complicité tacite de la femme de chambre présidait à ce début de cour. Sa complicité active avait commencé le jour où elle avait accepté de remettre une lettre à Louise, en l'accompagnant classiquement des conseils que les Dorine et les Lisette donnent dans Molière aux Marianne et aux Lucinde :

... Mon Dieu, vite, avouez :

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

La remise de la clef du jardin, propice aux rendez-vous dangereux, avait suivi. On a vu avec quelle certitude le maître d'hôtel escomptait le résultat dernier de ces perfides manœuvres qu'il avait dirigées, heure par heure. Cette issue, pour lui, ne faisait pas doute, le matin ne se passerait pas sans un éclat entre la protectrice et la protégée. A l'accent avec lequel sa maîtresse lui avait dit, en le quittant : « Je compte sur votre silence absolu à vous et à votre femme, Joseph... » il avait deviné une volonté déjà décidée. La marquise ne revenait jamais sur un parti une fois pris. Il le savait. Aussi demeura-t-il étonné jusqu'à la stupeur, en constatant, le lendemain matin, que les deux femmes causaient ensemble, comme à l'habitude, au premier petit déjeuner d'abord, puis au second. Et véritablement, leur manière d'être, à l'une et à l'autre, eût déconcerté un observateur

plus perspicace et plus désintéressé que le mauvais domestique. Le joli visage finement creusé de Louise avait cette langueur riieuse et songeuse derrière laquelle se cachait un roman heureux. La mère ne l'ignorait plus. Et quelle audace dans la faute, quelle force de domination intérieure, quelle absence de remords surtout ! L'aventurière aurait pu, elle aurait dû se reconnaître là comme dans un miroir moral. Cette tranquillité et cette énergie dans la passion et dans le mensonge, n'était-ce pas tout elle ? Mais, pour se reconnaître, il faut se connaître. A un certain moment de la vie, nos attitudes trop prolongées deviennent des sortes de sincérités. Laure en était là. Elle regardait, elle étudiait sa fille, avec autant de surprise que si elle-même n'eût jamais menti. Et, ce faisant, elle mentait encore. Rien ne transparaisait de sa propre anxiété, derrière le masque de son visage à elle. A peine si le léger réseau de rides, dont l'âge l'enveloppait malgré tout, apparaissait-il davantage autour de ses lèvres et sur ses tempes, à cause des fatigues de l'insomnie. Elle parlait cependant, elle riait, elle mangeait, comme si elle n'était pas sur le point de tenter la grave démarche combinée dans sa longue veillée. Oui. Cette âme énergique et faite pour l'action avait de nouveau pris son parti tout de suite. Sur ce degré d'escalier, à la porte de la chambre où sa fille était enfermée avec le fils de Philippe de Colombières, elle avait regardé en face la situation. Sa souffrance, bien aiguë pourtant, ne l'avait pas empêchée de se tracer une ligne rai-

sonnée de conduite, la seule que comportassent les circonstances : Louise était la maîtresse de Guillaume ; elle serait sa femme.

Comment ? Laure pensait trop juste pour ne pas s'en rendre compte : pour que le jeune homme eût entrepris de séduire la jeune fille, au lieu de la demander en mariage, il fallait qu'il eût entrevu un obstacle jugé aussitôt insurmontable. Quel obstacle ? Son père, évidemment. Philippe s'était peint aussitôt devant l'imagination de Laure, avec ce je ne sais quoi de sauvage, d'inabordable, même à elle, qu'il portait dans l'arrière-fond de ses yeux clairs. Aussitôt, elle avait vu distinctement cet autre fait : si jamais ce père soupçonnait une liaison entre son fils et Louise, il tenterait tout pour la rompre. Il y verrait une abjecte astuce, un plan calculé entre la mère et la fille pour exercer sur une conscience de vingt et un ans une pression trop pareille à un chantage. A tout prix donc, il devait ignorer cette liaison, et, pour que Laure pût mener ensuite cette affaire avec quelque autorité, elle devait l'ignorer elle-même vis-à-vis du jeune homme. Pour cela, elle devait l'ignorer vis-à-vis de sa fille. Voilà pourquoi l'éclat prévu et souhaité par Joseph ne se produisait pas. Quant à renvoyer son enfant, rendons à cette femme cette justice, elle n'y songea pas une seconde. Sur ce point, le psychologue de l'office était en défaut. Ayant toujours vu sa maîtresse tout calculer, il n'imaginait même pas qu'elle pût avoir une sensibilité. Elle en avait une, et une pitié immense l'at-

tendriissait, ce matin-là, rien qu'à écouter parler sa fille, à la voir bouger, à la sentir vivre, et à se dire non pas seulement : « Oh ! la menteuse !... » mais aussi, mais surtout, sachant la vie et quelle épave c'est qu'une fille séduite, dans quel naufrage son avenir s'est abîmé, souvent sans corruption de sa part, ni même de la part de son complice : « La pauvre petite !... »

Elle se le disait encore et avec plus d'émotion, en s'acheminant, après le déjeuner, vers la rue Godot-de-Mauroy où Philippe de Colombières occupait un appartement de hasard. Triste logis, situé au deuxième étage et au fond d'une cour. Il se composait de cinq pièces : une salle à manger, un salon, trois chambres à coucher dont une pour Guillaume, l'autre pour le père, la troisième pour le valet de chambre, quand l'humeur quinteuse du duc lui permettait d'en supporter un. Il était celui des amis de Laure — ô ironie ! — qui célébrait le plus constamment les louanges de Joseph. Dans l'entre-temps et lorsqu'il était sans serviteurs, il prenait des *extras*, et, avec l'aide d'une femme de ménage payée à l'heure, tout marchait — ou boitait — dans ce gîte incommode et mal tenu. Philippe n'y prenait d'autre repas que le premier, qui consistait en un bol d'un café noir, très fort, avalé debout, comme à la chasse, et accompagné d'un croissant d'un sou. Le reste du temps, il mangeait dehors, au cercle, au tripot, et le plus souvent, à l'hôtel Palmi. On se rappelle qu'il avait été convenu qu'il y déjeunerait, ce matin-ci. Dès neuf

heures, au moment de sortir pour monter à cheval, il avait reçu de la rue de La Baume un mot le décommandant. Laure avait confié ce billet à sa manucure, non qu'elle se méfiât déjà de Joseph, mais elle jugeait inutile que cet homme, initié à la secrète intrigue de sa fille, sût aussi qu'elle écrivait au père du héros de cette intrigue. Pour le même motif, et par crainte des commentaires, elle n'avait pas commandé son automobile. Qui remarquerait ce détail, parmi ses gens ? Ses habitudes d'hygiène la faisaient sans cesse aller et venir à pied. Elle prétendait par là garder sa taille et sa santé. C'était vrai, mais à demi, comme toujours avec elle. Ces promenades lui servaient de cure et d'*alibi*. Aucun des rendez-vous vers lesquels elle s'était dirigée ainsi, sans hâte, de ce pas régulier, correct, modeste, qui était le sien, ne l'avait certes agitée à cette profondeur. Le chirurgien qui médite une opération grave éprouve d'abord son patient. Elle voulait de même tâter, avant toutes choses, le degré de résistance qu'elle rencontrerait chez Philippe de Colombières à un projet de mariage entre Louise et Guillaume. Qui sait s'il ne l'accepterait pas plus facilement que l'autre projet, auquel l'aventurière avait tant pensé ? Continuons d'être juste avec elle, et ajoutons qu'après avoir tant désiré de mettre sur ses cartes : *La Duchesse de Colombières*, elle se sentait aussi heureuse, plus peut-être, à l'idée soudain apparue dans son esprit que ce titre pourrait être, un jour, celui de sa fille.

— « Mais, » songeait-elle en s'engageant dans

l'escalier sans tapis qui desservait le tourne-bride du dernier des hauts et puissants seigneurs de Colombières, « mais quelle objection sérieuse pourrait-il faire, du moment qu'il ne saura pas ce qui s'est passé entre eux? Et, s'il le savait, ce devrait être une raison de plus? Il est vrai que les hommes!... »

Qui aurait vu l'amertume de son sourire, à cette seconde, aurait compris que cette Parisienne comblée, cette triomphatrice, enviée dans le monde des petits théâtres et de la galanterie, cette demi-grande dame dont on citait le « salon », avait traversé de terribles heures. Elle aussi, elle portait au cœur la haine secrète, à la fois animale et sentimentale, de la fille contre celui qui la paie. Si l'on avait pu lire dans le dernier arrière-pli de ce cœur, on y aurait trouvé le frémissement d'une vengeance en train de s'exercer, quand elle se trouva en face du duc. Il était venu ouvrir lui-même au coup de sonnette. Il était dans la période de l'*extra*, lequel partait dès les onze heures. Colombières mit un baiser sur la main de la visiteuse, en marmonnant des excuses qu'elle interrompit aussitôt, et elle attaqua :

— « Eh bien! mon ami, je n'ai pas eu besoin de confesser votre fils. Je sais ce qu'il a... »

— « Vous n'auriez pas pu me le dire chez vous tranquillement, après le déjeuner, hein?... » questionna Philippe. Pour justifier le peu de courtoisie de ce propos, disons tout de suite que sa promenade du matin s'était mal passée. Il louait ses

bêtes chez Mme Hensman, l'originale dresseuse de *hacks* et de *hunters*, bien connue de tous les Parisiens qui ont, par ce temps d'automobiles et d'aéroplanes, conservé l'amour antédiluvien des chevaux. L'animal que le piqueur lui réservait d'habitude toussait un peu. Philippe avait choisi dans l'écurie un irlandais arrivé d'Angleterre la veille, et que le dépaysement rendait terriblement cabochard. Colombières avait la main dure et nerveuse. Il avait encore énervé cette bête, et ç'avait été, entre elle et lui, une bataille de deux heures d'horloge. Le cavalier était descendu de cheval, moulu, en nage, et de très mauvaise humeur. Il avait déjeuné, avec son fils, dans un bar des environs de l'Arc de Triomphe où il allait quelquefois causer courses avec des entraîneurs. Altéré par son équipée, il avait bu, en mangeant, du *whisky* et du *soda*. L'affreux breuvage à goût de fumée avait fini par lui porter sur les nerfs. Il avait, sans aucune raison, brutalisé Guillaume. Sa réponse à sa visiteuse annonçait que les coups de boutoir allaient continuer. Les prévoyant, Laure eut la tentation de remettre cet entretien. Mais elle avait si souvent dompté Philippe, et puis, elle, si calme d'ordinaire, elle était nerveuse aussi. Pour la première fois de sa vie, le cran d'inhibition ne fonctionnait plus dans son mécanisme psychique. Elle ne pouvait pas, physiquement, supporter une attente. Il fallait qu'elle sût, et tout de suite, comment le père de Guillaume accueillerait la seule idée de ce mariage qu'elle *voulait*, maintenant. Pour elle, vouloir de

cette volonté-là avait toujours été synonyme de pouvoir. Elle prit la main de son « ami » dans les siennes et tout en la serrant doucement, comme pour le pénétrer d'un magnétisme, elle répondit :

— « Mais non, je n'aurais pas pu vous parler chez moi, mon ami. Vous allez le comprendre tout de suite... » Elle parut hésiter. Quoique les mots qu'elle allait prononcer fussent bien arrêtés dans sa pensée, ils pouvaient être de si grande conséquence qu'elle les essayait, si l'on peut dire, un à un, sur son interlocuteur, qui l'écoutait, impassible, sans plus l'interroger.

— « Oui, vous allez comprendre... Hier, quand vous m'avez quittée, un rapprochement s'est fait dans ma pensée : vous et moi, nous avions la même impression sur nos enfants. Guillaume et Louise étaient vis-à-vis de nous dans la même attitude. Je ne saurais pas vous expliquer comment cette idée en fit naître une autre. Je les vis tous les deux ensemble, dans cette petite chambre noire que nous portons là. »

Elle lâcha la main de Philippe pour montrer son front de ses doigts. Puis, la saisissant de nouveau, cette main muette sous son étreinte, elle insinua, câline, émue, caressante :

— « Connaissez-vous ce frisson subit dont on est saisi, quand on se rappelle une chose mal observée, pas remarquée, et qu'elle s'éclaire tout d'un coup d'une certaine lumière?... Je ne trouve pas bien mes mots... Vingt souvenirs me montrèrent nos enfants, l'un près de l'autre, à dîner

chez moi, dans mon salon, au théâtre. Je les vis échangeant des regards. J'entendis leurs voix se parlant. Je vis la couleur du teint de ma fille passant du rose au pâle, puis au plus rose, chaque fois que Guillaume arrivait... Je vis... Oh ! Ce sont des nuances très légères, imperceptibles, puisque je ne les avais pas notées. Et voici qu'un soupçon s'éveille en moi : Mais si le secret que Philippe pressent chez Guillaume était celui que je pressens chez Louise?... C'est ma fille que j'ai confessée, mon ami. Vous comprenez pourquoi j'ai voulu lui épargner l'émotion de se retrouver en face de Guillaume, et même de vous, après son aveu. Nos enfants s'aiment, mon ami... »

— « Votre fille vous a dit qu'elle aime mon fils et que mon fils l'aime ? Hein ? » demanda le duc. « Ils savent qu'ils s'aiment ? Hein ? Ils se le sont dit ? Hein ? Où ? Comment ? Ils ont des rendez-vous ? Hein ? »

— « Des rendez-vous ? » fit Laure. « Non... Louise est trop modeste pour en accepter. Mais des rencontres, oui... Plusieurs fois, elle me l'a avoué, Guillaume s'est trouvé sur son passage, à la promenade. Je ne peux pas toujours sortir avec elle. Alors je la confie à Constance. Constance n'a pas cru mal faire en laissant les deux jeunes gens causer un peu ensemble. » Comme on voit, en arrangeant le roman de sa fille, Laure reconstituait presque exactement une réalité qu'elle commençait de deviner. Depuis des heures qu'elle tournait et retournait le problème dans sa tête, elle rencon-

trait sans cesse comme un des éléments nécessaires à l'intimité criminelle des deux jeunes gens, une complicité. De qui, sinon de Constance? Et, si Constance était complice, Joseph l'était aussi. C'était un point à éclaircir. Pour le moment, elle allait au plus pressé, et, utilisant même ses soupçons dans son adroite fabulation, elle continuait : « C'était tout naturel, puisqu'elle savait qu'ils se voyaient sans cesse à la maison. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'elle ne m'en ait pas parlé. Je l'ai confessée aussi. Elle m'a dit qu'elle avait bien eu l'idée de me prévenir. Elle prétend qu'elle n'avait pas attaché d'importance à ces conversations. C'est possible. Les enfants se sont vus, de cette façon, au Bois, aux Tuileries, au Louvre. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi gronder beaucoup Guillaume. Oui, Philippe, ils s'aiment, oui, ils se le sont dit, et ils n'ont pas osé nous le dire. Quand Louise m'a avoué tout cela, j'ai cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'une passionnette... Mon ami, ce n'est pas une passionnette, c'est une passion, c'est un sentiment très, très sérieux. Il faut nous en rendre compte et aviser... »

— « Et vous concluez? » interrogea le duc, comme elle se taisait.

— « Je ne conclus rien, » répondit Laure, de sa voix prenante, « sinon que je chéris ma fille comme vous chérissez votre fils, et que je désire de tout mon cœur qu'elle soit heureuse, comme vous désirez de tout votre cœur qu'il soit heureux... Alors, si ce sentiment est vraiment ce que

je crois, ne pensez-vous pas qu'il est de notre devoir à tous deux de le respecter? Vous savez avec quel soin Louise a été élevée, quel sacrifice j'ai fait, en la maintenant hors de ma vie à moi, durant tant d'années? Quel sacrifice encore, en lui cachant ce qu'elle m'est? Il le fallait, pour son avenir, pour qu'elle pût se marier plus facilement un jour. » Ces précautions oratoires n'avaient été prises que pour placer le grand mot : *se marier*. Laure regardait le duc, en le prononçant. Pas un clignement ne passa sur le muflé renfrogné et velu que devenait, dans les circonstances graves, cet obscur visage. Et elle osa insister :

— « C'est un ange de bonté et de pureté que Louise, je peux le dire, » — ici, un tendre sourire, — « et un ange avec cent vingt mille francs de rentes. C'est sa dot. Vous voyez : je n'ai pas eu si tort de croire à la Bourse. Bordereaux en main, je peux prouver que ces trois millions, je les ai gagnés, depuis dix ans, en suivant de bonnes valeurs. Avec cela, et cet air Dame que vous lui reconnaissez vous-même, hier, ne trouvez-vous pas que celui qui aura Louise pour femme ne sera pas malheureux, ni celui qui l'aura pour belle-fille?... »

— « Parlons clair, » dit Philippe, en dégageant sa main et la posant sur l'épaule de Laure Palmi, qu'à son tour il regarda dans les yeux. « Vous venez me dire : marions nos enfants. Hein? c'est cela que vous venez me dire? Hein? »

— « Oui, » répondit-elle, avec autant de décision qu'elle avait eu d'atermoiements jusqu'alors.

Elle connaissait trop profondément Philippe de Colombières pour ne pas s'en rendre compte : à cette minute, il était en fureur. Elle savait aussi qu'à ces éclats de colère, terribles chez lui, succédait le plus souvent un de ces affaissements intérieurs où toutes les énergies de sa personnalité s'effaçaient. La rage de la veille se transformait alors dans la plus piteuse veulerie. L'aventurière eût appréhendé davantage le silence. Plus ce mouvement de révolte serait violent, plus il serait court, et le projet de mariage entre Guillaume et Louise pouvait être repris avec un succès dont elle était sûre, maintenant ; elle l'escomptait en pensée, tandis que le descendant dégénéré du héros de Saint-Lô, enfin révolté, se soulageait, par cette terrible sortie, des bassesses quotidiennes de sa vie.

— « Alors voilà ce que vous avez combiné, en me faisant reprendre mon fils chez moi : que je le mène chez vous, qu'il y trouve votre fille, qu'il en devienne amoureux et qu'il l'épouse?... Votre fille! Mon fils!... » Il éclata de rire et il répéta : « Mon fils! Votre fille! Et moi, brute que je suis, je n'avais pas compris!... Ça doit remonter à loin, cette idée-là, hein? Elle a des années de bouteille, hein? Vous l'aviez déjà, je comprends maintenant, quand vous m'avez attiré. Ça vous embête, hein? que j'y voie clair?... Mais j'y vois clair. J'y vois clair. Oui. Quand vous m'avez attiré, j'ai été un peu étonné. Je n'étais pas beau. Je n'étais pas riche. Puis j'ai pensé que vous vous intéressiez à un homme malheureux qui avait commis de grosses

fautes, mais à qui on les avait fait durement expier. Vous vous êtes dit, vous, après être allée aux renseignements : « Quand j'aurai le père pour » amant, nous verrons bien. Il y a un fils avec un » beau nom. Ce sera pour ma fille. Je serai belle- » mère d'une duchesse... » Et moi qui n'ai pas deviné ça!... J'ai trouvé une joie dans votre affection. » Il rit de nouveau. « Et j'y ai cru, stupidement, avec cette gueule-là, hein?... » Et il se regarda dans une glace, contre laquelle il tendit son poing. « Je me suis dit : Elle ne peut rien vouloir de moi. Je n'ai plus rien que mon nom, et elle sait bien qu'il n'est tout de même pas à vendre. Mon nom! Mon nom! Vous ne l'aurez pas, entendez-vous? Jamais votre fille n'épousera mon fils! Jamais! Jamais! Nous ne ramassons pas de cet argent-là, nous autres... »

— « Je m'attendais que vous me feriez des objections, » répondit Laure, sans se départir de son ton de douceur. « Seulement, » et, malgré sa prudence, elle eut aux lèvres le même sourire amer que tout à l'heure, dans l'escalier, « seulement j'avais peut-être le droit d'espérer que vous y mettriez plus de courtoisie. »

— « En ai-je jamais manqué avec vous, jusqu'ici, Laure? » répliqua-t-il.

Le gentilhomme grandi dans la bonne compagnie se retrouvait tout d'un coup. La nuance de soudaine politesse empreinte dans cette réponse rendit plus saisissante la fermeté avec laquelle il continua : « C'est que, jusqu'ici, vous n'aviez

pas touché à ça, mon nom. Oui, j'ai commis de grosses fautes. J'ai gâché ma vie. C'est entendu... J'ai joué, j'ai bu, j'ai nocé ignoblement... Tout ce qu'on voudra... J'ai mangé la fortune de ma femme et de mes enfants après la mienne dans la crapule. Parbleu! Ah ça! Vous croyez que je ne sais pas que je suis compromis, hein? déclassé, hein?... Mais... » Et il redressa sa courte taille avec un geste de la tête qui justifiait la devise dont il était l'héritier : *Si bellum, aquila*. « Mais je n'ai jamais rien fait contre l'honneur. Je ne commencerai pas à cinquante-cinq ans, hein! Entendez-vous? Hein? »

— « Et ce serait manquer à l'honneur, d'après vous, » répondit Laure, « que de marier votre fils à une enfant qu'il aime et dont il est aimé, à une jeune fille élevée pieusement et qui ne demande qu'à devenir la plus dévouée des femmes? Vous ne pouvez même pas lui reprocher sa famille. J'ai voulu qu'elle n'en eût pas. »

— « Je lui reproche votre argent, » fit-il, avec une brutalité si dure que son interlocutrice eut, pour lui répondre, un frémissement de colère dans la voix. Sa résolution de rester calme s'en allait.

— « Je vous ai dit pourtant d'où il vient, cet argent. S'il le faut, je vous répète, je peux prouver, pièces en mains, que je n'ai pas menti. Vous accepteriez bien une fortune gagnée par un agent de change, à la Bourse, ou par un banquier. Ça s'est déjà fait, même dans votre famille. » Cette allusion à une mésalliance d'un Colombières du dix-

huitième siècle avec la fille d'un fermier général n'était pas pour adoucir le duc. Mais certaines conversations tiennent du duel. C'est comme un besoin de toucher le premier, d'enfoncer la pointe, de voir couler le sang.

— « Et pourriez-vous aussi me prouver, pièces en mains, » répliqua-t-il, « que ces spéculations heureuses, auxquelles votre fille doit sa dot, ne vous ont pas été conseillées par vos amants, hein? »

— « C'est une calomnie! » protesta-t-elle.

— « Hein? » répondit-il. Cette fois son interjection coutumière eut une profondeur de rugissement. Il redoubla, jetant les noms de quelques habitués du salon de Laure, avec une âcreté qui en disait long sur ses secrets sentiments. Parasite par veulerie, par sensualité aussi, d'une femme qu'il savait galante, il n'avait jamais cessé de soupçonner tous les amis fortunés de sa maîtresse et d'en être jaloux. « Et Mosé? hein? Et Nortier? hein? Et Hafner? hein? Et Crémieu-Dax? hein? »

— « Philippe! » cria-t-elle.

— « Osez dire que ce n'est pas vrai? »

— « Oui, j'ose le dire, » répondit-elle en changeant elle-même de voix. Ce n'était plus la câlinerie insinuante du début, ni l'éclat soudain de tout à l'heure. C'était la dignité, calme et frémissante à la fois, d'une femme outragée, calomniée, — elle l'était sur un point, un seul, Hafner, — et qui fait à son calomniateur une déclaration de guerre : « Quand on accuse, on doit donner des preuves. En avez-vous? »

— « Parbleu ! » ricana-t-il. « Et leurs conseils ? A-t-on jamais vu un homme d'affaires, hein ? diriger quelqu'un dans ses placements sans se faire payer, hein ? »

— « Je vous engage à donner cette preuve à votre fils, quand il vous parlera de ce mariage, » lui répondit-elle avec la plus méprisante ironie. « Car il vous en parlera. Je vous répète qu'il aime Louise et que Louise l'aime. Vous lui avez fait, dans votre mondé, une situation si difficile que vous devriez être trop heureux, vous, son père, de le voir arranger son avenir dans des conditions qui sont si sages, si sûres. Vous le sentirez, j'en suis certaine, lorsque vous serez redevenu vous-même... Quant à moi, je sais trop que le bonheur de ma fille est là, pour n'être pas bien décidée à oublier des paroles dont vous ne pensez pas une syllabe. Sans cela, auriez-vous vécu chez moi comme vous y vivez, depuis des années ? M'auriez-vous raconté toutes vos affaires ? Auriez-vous accepté, vous aussi, mes conseils de Bourse ? Car vous les avez acceptés, *et aussi autre chose*. M'auriez-vous amené votre fils comme vous avez fait ? Guillaume épousera Louise, parce que c'est la vérité de leur vie, à tous deux, leur bonheur. Vous entendez ? leur bonheur. Cela sera. *Et puisque cela doit être...* » Elle souligna ces mots, en les détachant. « Acceptez-le, *comme le reste*. N'obligez pas votre fils à se révolter contre vous. Car il se révoltera, le jour où vous essaieriez de vous mettre en travers. Vérifiez ce que je vous dis, et ne prononcez pas, avec lui, de ces

paroles qui demeurent à jamais entre deux êtres... Avec moi, vous pouvez ! Je vous suis trop attachée, et je vous connais trop, pour jamais vous en vouloir. Avec lui, Philippe, prenez garde !... »

VI

Laure Palmi était partie depuis longtemps, que le duc était toujours là, dans la chambre où s'était passée cette brève et terrible scène, à marcher de long en large, d'un mouvement de fauve en cage, qui trompait mal l'inquiétude mêlée de honte dont il était obsédé. Son adversaire avait bien choisi les mots qu'il fallait lui dire pour le frapper au plus vif de son être intime, — trop bien même. Il est toujours dangereux de harceler, à un certain degré, une âme naturellement fière et qui vaut mieux que sa vie. La rancune l'avait emporté, chez Laure, sur la diplomatie. Mais, dans la partie qu'elle jouait, cette rancune de Philippe n'était-elle pas une de ses cartes ?

— « Plus il sera dur et violent, » se disait-elle en rentrant rue de La Baume pour y attendre les événements, « et plus Guillaume résistera. » Son bon sens habituel lui faisait maintenant concentrer toutes ses réflexions sur le jeune homme. Elle le savait timide et sensible. L'aventure avec Louise le lui révélait passionné jusqu'à la folie.